Compte-rendu, Festival A. Stradella, Viterbe, 1er sept 2018, Stradella, Ester, Mare Nostrum, A De Carlo.



Compte-rendu, Festival International Alessandro Stradella, Viterbe, Eglise S. Maria della Verità, 01 septembre 2018, Stradella, Ester, liberatrice del popolo ebreo, Roberta Mameli (Ester), Cristina Fanelli (Speranza celeste), Filippo Mineccia (Mardocheo), Sergio Foresti (Aman), Salvo Vitale (Assuero), Guillaume Bernardi (mise en espace), Ensemble Mare Nostrum, Andrea De Carlo (direction). Le **festival Stradella de Nepi** prend du galon et initie une collaboration fructueuse avec le festival baroque de Viterbe, riche de promesses et de découvertes inédites. Pour le concert d'ouverture de la sixième édition, un nouveau joyau du compositeur romain est porté à la connaissance du public. Ester, liberatrice del popolo ebreo est le premier et sans doute le plus beau, le plus audacieux, le plus expérimental des six oratorios préservés de Stradella. Composé et représenté à Rome probablement vers 1673, le sujet, tout comme celui de la Susanna, est inspiré du Vieux Testament. Mardochée, juif de Babylone, refuse de se soumettre au ministre Amman et est condamné à mort avec tous les juifs ; il envoie sa sœur Ester, épouse du roi Assuerus qui ignore qu'elle est juive, pour implorer sa pitié. Elle parvient à informer le roi du complot que prépare Amman et celui-ci est mis à mort avec sa famille.

Sur cette trame ô combien dramatique agencée par son fidèle librettiste Lelio Orsini, Stradella a écrit une musique d'une

beauté confondante. Les tempi sont constamment changeants, qui surprennent le spectateur à chaque instant ; les récitatifs sont parfois très chantants, tandis que certains airs, comme ceux du cruel Amman, répugnent à la séduction mélodique pour se concentrer sur l'importance rhétorique de la déclamation, symbolisée par la présence d'un narrateur (Testo) qui commente l'action. Dans cette partition d'à peine plus d'une heure, on est impressionné par l'extrême variété des formes musicales : un chœur à 3 voix entrecoupé par une intervention soliste passe d'un registre martial à une tonalité plus lyrique ; de même, l'entrée en scène de la Speranza Celeste révèle une splendide aria tripartite (« Non disperate, No »), magnifiée par le continuo tout en dentelle de **Simone Vallerotondo**, mais qui se poursuit en arioso, après un bref récitatif. Cette entrée en matière résume l'esthétique de l'œuvre : une musique expressive d'une grande fluidité qui ne respecte pas toujours les contraintes de la forme.

Pour redonner vie à cette magnifique partition, **Andrea De Carlo**, amoureux fou de cette musique, a réuni une distribution proche de l'idéal. Dans le rôle-titre, **Roberta Mameli est absolument bouleversante**, par la puissance du verbe et l'intensité de son chant. Si les airs sont pour la plupart pathétiques (« Miei fidi pensieri », « Supplicante e prostrata »), l'intensité n'est pas moindre dans les récitatifs, d'une grande force dramatique, comme par exemple au début de la seconde partie, où le récit se pare d'un lyrisme chatoyant. Autre voix impressionnante, la basse caverneuse de **Salvo Vitale** dans le rôle du méchant Assuérus : ses interventions dans le style déclamatoire et syllabique témoignent de la rigueur du caractère, tandis que le roi Assuérus de **Sergio Foresti**, l'un des habitués de l'aventure stradellienne, tranche par son chant souvent plaintif (superbe lamento « Piangete pur »), tandis que son ultime intervention, en conclusion de l'œuvre, est un chef-d'œuvre du style représentatif (« E qual più strano fato »). La jeune **Cristina Fanelli** est l'une des révélations de la soirée dans le rôle

musicalement fascinant de la Speranza Celeste qui révèle un autre aspect de son talent lors du superbe duo avec Amman à la fin de la première partie (« Armati pur d'orgoglio »). Si le personnage de Mardochée est relativement effacé, l'incarnation qu'en livre **Filippo Mineccia** est remarquable de musicalité, attentif aux moindres inflexions du texte, et bouleverse même dans les pianissimi laissant le spectateur littéralement accroché à ses lèvres (« Non dee temere »)
Andrea De Carlo défend cette musique avec toujours autant de passion communicative, épaulé par un **ensemble Mare Nostrum** sans doute parmi les plus familiers de cette musique envoûtante. La mise en espace de Guillaume Bernardi s'attache comme toujours à la rhétorique de l'œuvre, sans jamais tomber dans le pathos excessif. Les prochaines éditions promettent de nouvelles découvertes inédites. Désormais tous les chemins mènent à Viterbe.

Compte-rendu, Festival International Alessandro Stradella, Viterbe, Eglise S. Maria della Verità, 01 septembre 2018, Stradella, Ester, liberatrice del popolo ebreo, Roberta Mameli (Ester), Cristina Fanelli (Speranza celeste), Filippo Mineccia (Mardocheo), Sergio Foresti (Aman), Salvo Vitale (Assuero), Guillaume Bernardi (mise en espace), Ensemble Mare Nostrum, Andrea De Carlo (direction)

APPROFONDIR

LIRE aussi notre critique cd des derniers oratorios de Stradella, ressuscités par Andrea De Carlo, à l'occasion du Festival Mare Nostrum :



CD, compte rendu critique. Stradella : Santa Editta (Mare Nostrum 2015, 1 cd Arcana). Malgré des aigus qui dérapent dan se prologue la soprano fait une allégorie caractérisée invectivant, et prenant à témoin l'auditeur par la seule intensité de sa déclamation : voix longue et incisive qui impose un éclat en ouverture. L'Edita de Veronica Cangemi imposé un sens du texte et une très belle tenue accentuée malgré un timbre volée. La nobilta incandescente e lexcellentz soprano Francesca Aspromonte (jeune tempérament à suivre) accuse le relief d'une écriture très vocale car le génie de Stradella se dévoile surtout dans la conduite des récitatifs, vrais chantiers passionnants de cette intégrale en cours. D'ailleurs on connaît l'engagement du continuiste Andrea De Carlo, … EN LIRE +

CD, compte rendu critique. Alesandro Stradella : San Giovanni Crisostomo. Mare Nostrum. Andrea De Carlo (1 cd Arcana / Andrea De Carlo, Mare Nostrum, septembre 2014). Pas d'introduction fervente préparant l'auditeur dans les affres expressives entre vanité et vertu mais immédiatement un duo (entre deux conseillers impériaux de la Cour d'Eudoxie, soit comme la conversation et les commentaires de personnages secondaires) qui plonge dans l'acuité d'une action sacrée aussi ciselée que son oratorio déjà édité et mieux connu : San Giovanni Battista, véritable révélation qui alors confirmait l'autorité et la séduction d'un compositeur adulé en son temps, protégé par les grands dont la Reine Christine de Suède… Stradella révélé : voilà une gravure opportune qui vient accréditer l'originalité d'un tempérament qui sait sculpter la matière vocale avec une rare pertinence expressive car de toute évidence ici c'est essentiellement la langue des récitatifs qui porte la tension et la cohérence poétique comme la valeur méditative et spirituelle de l'oeuvre. EN LIRE +

ONL Orchestre National de Lile, saison 2018 – 2019



ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE, ONL nouvelle saison 2018 – 2019. Au nouveau Siècle à Lille qui est sa résidence permanente, **l'Orchestre National de Lille réinvente chaque saison le profil d'un Orchestre 2.0, en connexion totale avec son temps**, c'est à dire, les évolutions de la société et les nouveaux comportements des publics. A la fois, formidable fabrique artistique et musicale, mais aussi laboratoire où sont affinées, enrichies de nouvelles offres (« concerts flash » à 12h30 ;« just play » : immersion dans la coulisse des répétitions et du travail instrumental ; « smartphony » : nouvelle expérience participative qui inclue les téléphones portables…), l'Orchestre national de Lille a trouvé son rythme de croisière qui allie, continuité et innovation. Pour preuve cette nouvelle saison musicale 2018 – 2019, à la fois, éclectique, familière, ouverte et aussi ambitieuse (comme le révélera l'intégrale des Symphonies de Gustav Mahler dès février 2019 sous l'impulsion de son directeur musical, Alexandre Bloch).

Une nouvelle saison organisée selon le tempéraments des 3 chefs de l'Orchestre :
Alexandre Bloch, directeur musical
Jean-Claude Casadesus, directeur fondateur
Jan Willem de Vriend, premier chef invité

L’ouverture est assuré par la présence des 3 chefs « associés » de l’Orchestre dont chacune des sensibilités assure la diversité d’une somptueuse aventure orchestrale de septembre 2018 à juin 2019.

VOIR les 3 chefs de l’ONL dans [le teaser de la nouvelle saison 2018 – 2019 de l’ONL – Orchestre National de Lille]

https://www.youtube.com/watch?v=plbt_hFsAXY

JEAN-CLAUDE CASADESUS



Les RUSSES entre Orient et Occident, VIENNE à l’heure de Mozart et R. Strauss… Continuité, approfondissement, ciselure avec le chef fondateur de l’Orchestre, Jean-Claude Casadesus qui explore entre Orient et Occident, de nouveaux champs expressifs, affirmant davantage ce goût du risque et l’esprit de famille du collectif qu’il a créé en 1976.
Premier jalon de cette exploration, **les 8 et 9 nov 2018, programme « Mille et un nuits »** : Concerto pour violoncelle de Dvorak (Victor-Julien Laferrière, violoncelle), et Shéhérazade de Rimsky-Korsakov.
Le 17 janvier 2019, « fascination russe » : feux crépitants de l’âme RUSSE avec un trio percutant, enchanteur : Chostakovitch (Ouverture de fête), Tchaikovski (bouleversante Symphonie n°6

« Pathétique »), et Concerto pour violon de Glazounov avec le super soliste Vadim Repin (qui fait ainsi un retour attendu en France).
Enfin, **les 25 et 27 mai 2019, escale à VIENNE** à l'époque de Mozart et de Richard Strauss : ouverture de l'opéra Cosi fan tutte (le dernier opus de la trilogie Da Ponte), puis le Concerto n°24 avec la complicité du pianiste Islandais **Vikingur Ólaffson** (remarqué lors du dernier PIANO LILLE FESTIVAL 2018, et qui vient de publier un remarquable récital JS BACH, salué par le CLIC de CLASSIQUENEWS, septembre 2018). Enfin Jean-Claude Casadesus nous offre un bain scintillant orchestral grâce à la suite pour orchestre d'après l'opéra Der Rosenkavalier / Le Chevalier à la rose de Richard Strauss, pastiche virtuose dans l'esprit viennois du XVIIIè, mais sublimé par la science de Strauss, le plus grand symphoniste germanique au début du XXè (avec Gustav Mahler). Voilà qui permettra de mesurer l'éloquence de l'Orchestre national de Lille dans l'écriture lyrique, …une sensibilité spécifique qui s'est récemment affirmée dans le cd des **Pêcheurs de Perles du jeune Bizet**, enregistrement superlatif sous la conduite d'Alexandre Bloch, édité en juin 2018, et couronné lui aussi par le CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018).

JAN WILLEM DE VRIEND



Premier chef invité de l'Orchestre National de Lille, Jan Willem de Vriend, originaire des Pays Bas (né à Leyde en 1962), poursuit sa collaboration spécifique avec l'Orchestre lillois, riche d'une expérience complémentaire, apprise en dirigeant les opéras baroques (Handel, Purcell, Monteverdi…). Le chef,

qui est aussi altiste, s'est intéressé de
près à l'interprétation historiquement informée, celle qui sur instruments d'époque, a permis une relecture salvatrice des œuvres anciennes. Sa présence au sein de l'Orchestre National de Lille assure un enrichissement essentiel pour les instrumentistes, et offre un complément bienvenu aux propositions d'Alexandre Bloch et de Jean-Claude Casadesus.
Jan Willem de Vriend dirige actuellement l'Orchestre de la Résidence de La Haye (Residentie Orkest Den Haag), et le Symphonique de Barcelone (Orquestra Simfonica De Barcelona).
En 2018 – 2019, Jan Willem de Vriend interroge les piliers classiques du répertoire symphonique, de Mozart (qui est présent dans chaque progamme) à Beethoven, sans omettre Schubert, et jusqu'à des auteurs dont l'oeuvre forme les racines et le terreau premier de l'essor symphonique en Europe, Rameau et Boeldieu, précurseurs de l'histoire symphonique dès le plein XVIIIè.
Le 14 septembre 2018, voici « l'Apothéose de la danse », c'est un trio énergique et dramatique, composé de Rossini (ouverture de Guillaume Tell), Mozart (40è Symphonie) et Beethoven (7ème Symphonie).

Les 24 et 25 octobre 2018, programme « L'Europe des Lumières »… exploration aux origines de la pensée symphonique et de cette totalité orchestrale capable de porter expression et intensité grâce aux seuls timbres des instruments. Ainsi le chef néerlandais a sélectionné à travers un programme audacieux pour les instruments « modernes » : JS BACH (3ème Suite), BOIELDIEU (Concerto pour harpe avec le soliste Xavier de Maistre); enfin, surtout, redoutable défi pour l'orchestre en matière de tenue d'archet et de résolution des ornements, la Suite orchestrale d'après le dernier opéra de RAMEAU, Les Boréades.

Enfin **pour le printemps, les 20 et 21 mars 2019**, exploitant les capacités de l'Auditorium du Nouveau Siècle, Jan Willem de Vriend propose un « Fil d'Ariane viennois » : dans un

dispositif spatialisé, la Sérénade pour 4 orchestre de Mozart ; la Symphonie n°4 « Tragique « de Schubert, enfin le Concerto pour trompette de Hummel avec la complicité de la jeune trompettiste française, Lucienne Renaudin-Vary.

ALEXANDRE BLOCH, directeur musical

&



Depuis sa nomination en 2016 comme directeur musical de l'Orchestre National de Lille, **ALEXANDRE BLOCH** ne cesse d'enrichir l'expérience des musiciens et choisit une extension remarquable du répertoire abordé. On l'a vu particulièrement lors de la clôture de la saison dernière où en juin dernier, le chef offrait une sublime version de MASS de Bernstein (pour le centenaire du compositeur américain en 2018), évitant la lourdeur d'un monstre éclectique dont il a fait une expérience collective à la fois généreuse et fraternelle, impliquant même le public à Lille d'une bien intelligente manière (LIRE ici notre compte rendu de MASS de Bersntein au Nouveau Siècle à Lille en juin 2018).

FETE INAUGURALE… D'abord, c'est **les 27 et 28 septembre prochains, une « Fête orchestrale »,** soit un trio emblématique des horizons multiples défendus par le directeur musical : contemporain, avec la création française de Tempus Fugit du compositeur en résidence, Magnus Lindberg ; joyau français comme le Concerto pour flûte de Jacques Ibert (avec le soliste Emmanuel Pahud), enfin pilier du répertoire symphonique (et chorégraphique), musique du ballet Petrouchka (dans sa version originale de 1911).

ESPAGNE… Puis, escale ibérique avec **Granados et Turina**, mais aussi **Cañizares**, compositeur et guitariste contemporain qui jouera ainsi son Concerto « al Andalus ». En miroir et en résonance, Alexandre Bloch a choisi les français dont l'inspiration s'est jouée des climats espagnols, plus fantasmatiques que réalistes, ainsi les « impressionnistes », Ravel (Alborada del Gracioso), Debussy (Iberia). Programme « Incandescences espagnoles », **les 22 et 23 novembre 2018**.



2019, L'ODYSSEE MAHLER… Si Bersntein et sa MASS atypique, éclectique, humaniste était le grand accomplissement de la saison dernière (de notre point de vue), MAHLER sera l'odyssée nouvelle de l'Orchestre et de son chef en 2019, à travers l'intégrale de ses symphonies, un marqueur important de l'histoire de l'Orchestre, **dès le 1er février 2019 (Symphonie n°1 « Titan »)**, – et pendant tout l'exercice 2019 : ce qui nous emmène aussi vers la prochaine saison 2019 – 2020. Evidemment Gustav Mahler, chef d'orchestre et compositeur, a laissé l'un des cycles

symphoniques les plus impressionnants et spectaculaires (sa symphonie des Mille, n°8) de l'Histoire de la musique, repoussant toujours plus loin les capacités expressives et spatiales de l'orchestre moderne. Mahler ouvre très large les champs d'exploration, associant au chant orchestral, les voix solistes et le chœur (Symphonies n°2, 3, 4), construisant telle une cathédrale humaine sur le thème de Faust (n°8), surtout exprimant par le biais de la musique pure ensuite (Symphonies n°5, 6, 7, puis 9), un vortex instrumental qui incarne et récapitule les aspirations et les vertiges de l'homme face à sa condition, face à la nature, réflexion de plus en plus épurée et poétique, qui envisage même l'au-delà et l'invisible serein. Chaque symphonie de Mahler est une aventure et une exploration. Gageons que l'intuition et le goût des défis, comme le fort tempérament du chef Alexandre Bloch ne se dévoilent encore au diapason de ces œuvres capitales, colossales et pourtant intimes. **Jusqu'en juin 2019, les RVS MAHLER et de l'Orchestre national de Lille sont au nombre de 5** (soit les 5 premières symphonies de Gustav Mahler) : Symphonie 1 Titan (1er février 2019), Symphonie n°2 « Résurrection » (28 février), Symphonie n°3 (3 avril), Symphonie n°4 (8 juin), Symphonie n°5 (28 juin 2018). **LIRE notre présentation du cycle MAHLER 2019 par Alexandre Bloch et l'Orchestre National de Lille**.



Toutes les infos et les modalités de réservation sur **le site de l'Orchestre National de Lille, saison 2018 – 2019**

LILLE, ONL, concert d’ouverture : Stravinsky, Lindberg…



LILLE, ONL, les 27, 28 sept 2018. CONCERT D’OUVERTURE. « FÊTE ORCHESTRALE », concert d’ouverture de la nouvelle saison 2018 – 2019 de l’ONL, Orchestre National de Lille… Les 27 et 28 septembre, **Alexandre Bloch**, directeur musical dirige un triptyque prometteur, comprenant musique contemporaine en création, jubilation concertante et symphonisme chorégraphique… un éclectisme parfaitement dosé qui confirme cet équilibre exemplaire qui prévaut toujours à Lille, au Nouveau Siècle, pour chaque programme défendu par l’ONL Orchestre National de Lille.
D’abord, pleins feux sur le travail du nouveau compositeur en résidence, **Magnus Lindberg, Tempus Fugit** (création française / explication et présentation de la partition avant le concert par l’auteur lu-me^me à 18h45) ; puis le **Concerto pour flûte d’Ibert** (avec **Emmanuel Pahud**, flûte), et superbe programme en couleurs et scintillements symphoniques, la musique du ballet (dans un style onirique à la fois tragique et imaginatif d’inspiration populaire russe), **Petrouchka dans sa version originale de 1911 du grand Stravinsky**. Illustration : Alexandre Bloch (© Ugo Ponte / ONL)

Triptyque inaugural à Lille Lindberg, Ibert, Stravinsky

Alors que **Magnus Lindberg**, compositeur positif et enthousiaste, célèbre dans Tempus Fugit le centenaire de sa Finlande natale, l'orchestre souligne une affection particulière pour le travail et la ciselure concertante, grâce au joyau néoclassique, que demeure le Concerto pour flûte de Jacques Ibert…

Grand Prix de Rome 1949, **Ibert** cultive humour et fantaisie, avec ce sens viscéralement français pour la transparence et la clarté. En témoigne son Concerto pour flûte (créé en 1934) qui allie l'élégance exquise de Fauré et les miroitements orchestraux des impressionnistes, Debussy et Ravel. En plus d'une orchestration raffinée, Ibert sait fusionner scherzando, mais avec une réelle profondeur : grâce, légèreté, nostalgie.



La pièce attendue de ce programme, outre le dévoilement de **Tempus Fugit** en France, est **le ballet Petrouchka** dans sa version originale. L'œuvre appartient au cycle passionnant que Stravinsky en phase de reconnaissance et d'affirmation artistique, livre pour les Ballets Russes de Diaghilev. A partir de L'Oiseau de feu (1910) et jusqu'à la sidération du Sacre du Printemps (1913), c'est un processus continu qui sur le plan musical élargit toujours plus les possibilités et les limites de l'orchestre moderne. Petrouchka est au milieu du gué, créé à Paris en juin 1911, encore nimbé et comme enchanté par les mélodies populaires russes où le jeune compositeur puise son inspiration. Comme Richard Strauss dans son poème symphonique Till l'espiègle, le compositeur russe imagine un jeune héros la marionnette Petrouchka (le Polichinelle russe)

excitant l’orchestre au point de l’exaspérer en une confrontation qui tourne à la machinerie sanglante : Petrouchka, comme Till, sont mis à mort par l’ivresse orchestrale… on voit bien tout ce que le compositeur peut exploiter d’effets et de ressorts dramatiques comme expressif d’une telle trame. Cascades d’arpèges pour Petrouchka, fanfaron, facétieux, impertinent ; fanfares menaçantes de l’orchestre irrité… La force du ballet de Stravinsky vient d’une richesse assumée de l’orchestration (qui alors comme pour le Sacre à venir, utilise tous les nouveaux instruments de la facture française, parisienne du début du XXè), d’un jeu très subtil entre fiction et réalité, marionnettes et action dramatique (le présentateur de marionnettes et l’ambiance de la fête foraine qui accueille le spectacle des poupées animées) : autour de Petrouchka, paraissent la Ballerine et le Maure… la musique instille des sentiments humains aux protagonistes de ce drame des poupées, et plus d’un siècle après sa création parisienne, le ballet de Stravinsky saisit par sa puissance poétique et la sincérité des sentiments que Petrouchka, jeune héros foudroyé, porte pendant l’action, jusqu’à son dénouement héroïque, libertaire, même après sa « mort ».

FÊTE ORCHESTRALE
CONCERT D’OUVERTURE
Nouvelle saison ONL Orchestre National de Lille, 2018 – 2019
ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE
Alexandre Bloch, direction

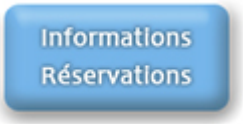
LINDBERG

Tempus Fugit [création française]

IBERT
Concerto pour flûte et orchestre
Emmanuel Pahud, flûte solo

STRAVINSKY
Petrouchka, ballet
(version originale de 1911)

JEUDI 27 SEPTEMBRE • 20h
VENDREDI 28 SEPTEMBRE • 20h
Lille – Auditorium du Nouveau Siècle
Billetterie en ligne sur le site de l'ONL Orchestre National de Lille



RÉSERVEZ VOTRE PLACE
http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/fete-orchestrale/

_____

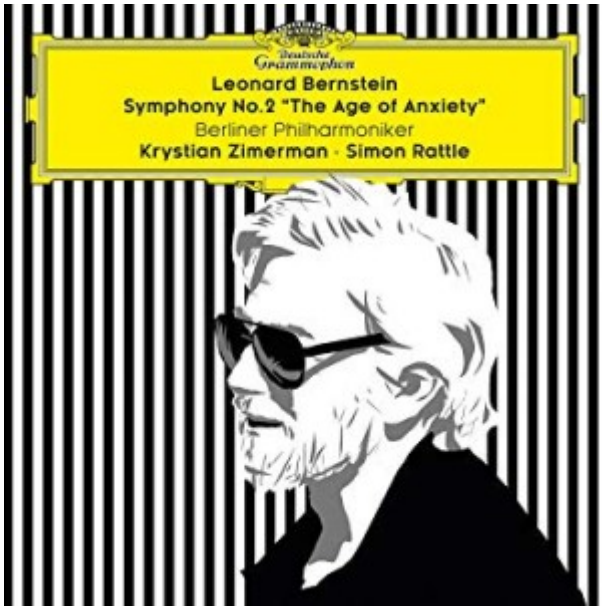
Concert repris en région

Valenciennes Le Phénix
samedi 29 septembre 20h
Infos et réservations au 03 27 32 32 32 et sur lephenix.fr

CD, critique. BERNSTEIN :

Symphonie n°2 « Age of Anxiety » (Rattle, Zimerman, 1 cd DG)

CD, critique. BERNSTEIN : Symphonie n°2 « Age of Anxiety » (Rattle, Zimerman, 1 cd DG)



La symphonie n°2 de Bernstein crée en 1949 interroge un sujet cher au compositeur : l'identité… Qui suis-je et dans quel monde ? C'est évidemment une source d'angoisse voire d'inquiétude pour celui qui aborde la sujet sous la forme concertante, et après une seconde partie plus développée, (moins dispersée que la part 1), semble cependant peu sûr de sa conclusion, car le final martèle à grands coups orchestraux souvent hollywoodiens, une fin tissée comme une prière dont la formulation malgré son dessein humaniste, ne semble pas convaincre jusqu'à son auteur même.
Le principe de la variation anime chacune des séquence de ce Concerto pour piano : il faut donc un excellent soliste ; force est de reconnaître que rares sont les pianistes modernes à s'être emparé de cette partition qui comme toutes les autres de Bernstein sonne comme un manifeste humaniste et dans son déroulement et sa résolution finale comme un hymne fraternel.
La variation suscite alors une série de séquences très contrastées et caractérisées dont les méandres et soubresauts expriment la quête du penseur héros, ses doutes et ses tiraillements les plus intimes.

Bernstein fait montre d'une étonnante virtuosité dans le genre

« variation », et certains ne comprenant pas l'architecture de cette pièce symphonique déroutante, ont regretté son manque d'inspiration réelle, lui reprochaient surtout son usage des pastiches vers Prokofiev, Poulenc, Mahler; omettant de souligner les références magistrales à son modèle américain Aaron Copland dont il reprend la matière et l'esprit (grande plaine de l'ouest, souffle hollywoodien à la clé) du ballet Billy the kid.
Rattle veille surtout à l'assise et la fermeté structurelle de l'approche moins à sa finesse d'élocution, réussissant par exemple le swing très américain de l'épisode du « Masque » dont le titre renvoie évidemment à la question première de l'identité questionnée.

Le chef britannique dirige ainsi son dernier concert comme directeur musical du Berliner Philharmoniker. Derrière lui, Zimerman met de la bonne volonté revendiquant un lien historico-musical avec Bernstein lui même, ce dernier lui ayant demandé de jouer le Concerto pour ses 100 ans… Ce qu'il a fait donc ici.
Eclectique, parfois rien que percussive, contrastée, « bavarde » ou (de façon irrésolue et énigmatique) autobiographique, la partition déconcerte ; comme beaucoup dans le catalogue de Bersntein. Le développement de la Symphonie à travers sa découpe à clés (PART 1 : Prologue, The Seven Ages, The seven Stages / PART II : The Dirge, The Masque, the Epilogue) paraît décousu voire sans véritable ossature ; pourtant à y entendre de plus près, les 3 épisodes de la PART II donnent la clé, chacun dans leur déploiement plus développé et long : soit 7 mn pour le Largo de The Dirge, puis 8mn19 pour l'Epilogue.

Dans la résonnance grave et sombre (The Dirge), Bernstein amplifie le caractère pesant, suffoquant même, ne serait- ce que dans la densité du tissu sonore qui paraît saturé (grands tutti répétitifs). Ce lamento funèbre atteint une désespérance froide et mordante, comme si, ici, le compositeur américain

passait de la coupe frénétique et faussement jubilatoire « alla Prokofiev », aux sentiments mêlés, inextricablement inquiets « alla Chostakovitch ».
Rattle réussit à densifier la pâte, sans pour autant cultiver clairement l'option de la clarté et de la transparence. Ce geste tendu, souvent âpre réduit parfois le cycle à une démonstration sèche, auquel fait défaut, une souplesse poétique (Bernstein est tout de même un grand sensible, un éternel sentimental). Quel contraste avec le swing de The Masque : d'une insouciance qui avance, parfois jusqu'à la convulsion hystérique voire caricaturale. C'est de loin le morceau où piano et orchestre fusionnent véritablement.

Tant de versatilité dans l'énoncé des épisodes, entre gravité blessée (The Dirge) et vivacité euphorique (The Masque) dévoile bien l'intranquille question de l'identité trouble qui taraude Bernstein sa vie durant. Comme un miroir, la symphonie exprime doutes et vertiges intérieurs d'un compositeur saisi par la dureté et la violence de la nature humaine, de son époque, et la nécessité de composer et de faire avec.
On aurait souhaité plus de finesse et de subtilité cependant, d'ambivalence, dans un jeu pianistique et une tenue d'orchestre, souvent strictement littéraux, linéaires. A croire que comme chez Chostakovitch, le mélange des genres, et le tissu énigmatique des sentiments et caractères mêlés, posent d'évidentes difficultés aux interprètes. Sans vraiment démériter (car l'Epilogue atteint une palette de nuances plus ténue et riche, portée par un vrai souffle poétique, une transparence inédite malgré son finale grandiose, un rien pompéien voire grandiloquent), osons dire que la lecture de Rattle et Zimerman, manque souvent de vraies nuances. Le programme est à souligner cependant, adieu officiel du chef à la phalange dont il était jusque là le directeur musical. Bientôt une page se tournera avec l'arrivée de son successeur à la tête des Berliner Philharmoniker, l'excellent et passionnant Kiril Petrenko. A suivre.

CD, critique. Leonard Bernstein: Symphony No. 2 « The Age of Anxiety », Berliner Philharmoniker, Rattle (1 cd Deutsche Grammophon)
Krystian Zimerman, piano.

https://my.deutschegrammophon.com/fr/bonus-material/658/krystian-zimerman

---

CD, opéra, critique. BIZET : les Pêcheurs de perles, 1864. Nouvelle version complète. ONL Orchestre National de LILLE / A Bloch (2 cd Pentatone, 2017).

CD, opéra, critique. BIZET : les Pêcheurs de perles, 1864. Nouvelle version complète. ONL Orchestre National de LILLE / A Bloch (2 cd Pentatone, 2017). **PERLE DISCOGRAPHIQUE**. On peut reconnaître au nouveau directeur musical de l'ONL Orchestre National de Lille, **Alexandre Bloch**, une extension remarquable du répertoire de l'Orchestre lillois, le prolongement d'une tradition commencée, cultivée avec le chef fondateur Jean-Claude Casadesus, et qui aujourd'hui, affirme ce symphonisme passionnant, ainsi dédié à l'opéra. Souvent minoré, sousestimé, l'opéra de jeunesse de Bizet, Les Pêcheurs de Perles, appartient à cet orientalisme soit disant « sucré, artificiel » propre au XIXè, un « sous-Carmen », ou « sous-Lakmé », selon que certains le rattache négativement à l'opéra de Léo Delibes, lui aussi orientalisant. Pourtant ici, ce que réussit fort bien **Alexandre Bloch**, la puissance d'un orchestre surtout dramatique donc efficace, coloré, orchestré avec raffinement (donc orientalisant) s'impose à nous, dans un geste et une lecture globale qui soignent les équilibres, la clarté voire la transparence de la pâte orchestrale.



Entre puissance et élégance, précision et sensualité, Alexandre Bloch ressuscite les Pêcheurs de Perles du jeune Bizet



Pour cette version complète de 1893, – première mondiale-, le chef a réuni un cast idéal, soulignant ici la fraîcheur et la vitalité d'une distribution de voix juvéniles. C'est même la crème des jeunes chanteurs français dont le relief et le tempérament propre, sculptent chaque profil psychologique : Leïla, jeune fille d'abord soumise à l'ordre religieux puis amoureuse libre et rebelle ; Nadir, que l'amour transfigure lui-aussi au point de le rendre audacieux et courageux ; Zurga enfin, le plus spectaculaire par la métamorphose qui s'opère en lui du début à la fin : rival de Nadir, jaloux, colérique d'abord ; puis complice fraternel d'une idylle qui le hantait et qu'il avait condamnée… C'est lui que le spectateur accompagne depuis le début, sujet d'un bouleversement comme peu à l'opéra alors. Du jaloux haineux, Zurga apprend au contact du couple Leïla / Nadir, la compassion et le renoncement.

Julie Fuchs brille en Leïla, par son angélisme idéalement incarné / elle annonce évidemment la Lakmé de Delibes ; quand ses deux partenaires **Cyrille Dubois** et **Florian Sempey**,

apportent aux personnages de Nadir et Zurga, le poids et le réalisme qui convient (entre autres superbe passage, leur duo « *Au fond du temple saint* », est énoncé avec une finesse qui est emblématique de toute la lecture). L'intérêt de l'opéra du jeune Bizet est de reprendre à son compte le duo ténor / baryton, généralement affronté car rivaux, mais ici, il les fait devenir amis, et finalement complices.
L'orchestre scintille, le choeur diffuse ses vapeurs orientales, et aussi exprime le déchainement de la foule vorace, avec un aplomb lui aussi superlatif. Voilà qui expose l'opéra de 1863, ici restitué pour la première fois dans une version complète, avec une pertinence qui accrédite le travail de l'**Orchestre National de Lille**.
Enfin dernière qualité, non des moindres, les 3 chanteurs articulent et cisèlent un français continument intelligible, maîtrise rare pour être relevée. Que l'on songe aux opéras baroques recréés récemment par d'autres équipes pas aussi scrupuleuses, le souci d'intelligibilité est rarement aussi fouillé comme ici.



Pour leur premier disque lyrique, Alexandre Bloch et l'Orchestre National de Lille relèvent donc les défis de l'opéra romantique français, dans la puissance comme l'élégance. A quand leur prochain opus ?
Recréation majeure, **CLIC de CLASSIQUENEWS de la rentrée 2018**.

CD, opéra, critique. BIZET : les Pêcheurs de perles, 1864. Nouvelle version complète. ONL Orchestre National de LILLE / Alexandre Bloch (2 cd Pentatone, 2017).

Leïla : Julie Fuchs
Nadir : Cyrille Dubois
Zurga : Florian Sempey
Nourabad : Luc Bertin-Hugault
Les Cris de Paris

Orchestre National de Lille
Alexandre Bloch, direction

Enregistré au Nouveau Siècle, Lille, du 9 au 11 mai 2017
2 CD Pentatone PTC 5186685— 48mn + 61mn

_____

VOIR aussi notre reportage vidéo Les Pêcheurs de Perles par l'Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch (Reportage vidéo en 2 volets, réalisé au moment de l'enregistrement et de la représentation de l'opéra en version de concert et spatialité au Nouveau Siècle de Lille, 2017)

http://www.classiquenews.com/bizet-les-pecheurs-de-perles-ressuscites-par-le-national-de-lille-alexandre-pham/



REPORTAGE VIDEO : Les Pêcheurs de Perles de Bizet, 1863. Orchestre National de Lille, Alexandre Bloch. Partition d'un compositeur de 25 ans, Les Pêcheurs de perles du jeune Bizet affirme en 1863 une superbe maturité : orchestration raffinée, élégance des mélodies dont des airs devenus mythiques : celui de Nadir (romance), celui de Leïla (Comme autrefois, berceuse avec cor obligé), mais aussi subtilité des choeurs et séquences orchestrales finement caractérisées et contrastées (le duo d'amour entre Nadir et Leïla enchaîne directement sur une nuit d'orage convoquant à la fin du II, l'orchestre et le choeur au grand complet). Si l'action se déroule à Ceylan, au sein d'une communauté de pêcheurs adorant Brahma, l'orientalisme de Bizet n'est pas celui de Félicien David et plus tard de Delibes (Lakmé, dont la partition de Bizet se rapproche de façon surprenante). La richesse du coloris orchestral s'incarne par les timbres instrumentaux de

l’orchestre européen… Ici c’est moins la sublime loyauté amoureuse de Leïla (proche ainsi de la tragique Lakmé), créée par un soprano coloratoure, que le personnage tiraillé du baryton Zurga – le chef de la tribu et l’ami de Nadir, qui rejaillit et finit par distinguer nettemnt par son caractère d’abord impérieux, brutal, puis sa jalousie première écartée, noble et compatissant, sacrificiel. Cf. le duo au début du III, où Zurga en présence de Leïla décide d’aider les deux amants éprouvés. Ainsi le jeune Bizet qui trahit ici une maestrià annonçant directement Carmen, ose une fin heureuse pour ses héros éperdus : ils pourront fuir la haine et la violence du peuple grâce à l’ami de Nadir, Zurga, pourtant lui aussi épris de la belle prêtresse… L’Orchestre National de Lille et Alexandre Bloch en offre en première française, la version de 1893 (Urtext)…
http://www.classiquenews.com/bizet-les-pecheurs-de-perles-ressuscites-par-le-national-de-lille-alexandre-pham/

CD, critique. WA MOZART : Bastien und Bastienne (v 1768), Classical Opera, Ian Page (1 cd Signum)



CD, critique. WA MOZART : Bastien und Bastienne (v 1768), Classical Opera, Ian Page (1 cd Signum). Ce disque très finement articulé éclaire les débuts de Wolfgang Mozart, alors âgé de 11 et 12 ans ; son écriture ciselée en matière d'ornementation, une maturité dramatique et poétique déjà confondante ; certes dans son cas unique, l'expérience et la maîtrise n'attendent pas l'âge des années ; le jeune compositeur dans **GRABMUSIK**, synthèse d'oratorio, – dans sa version originelle de 1767, s'inscrit dans le style *Empfindsamkeit*, post gluckiste, en une expressivité et des formules napolitaines très proches des Italiens de Paris, dans les années 1780 : Piccinni et Sachini. C'est dire déjà la synthèse visionnaire qu'opère alors le jeune Mozart, plus d'une décennie avant eux. La force expressive et la souplesse émotionnelle de sa manière suggèrent avec une étonnante efficacité les élans de l'âme du pêcheur, perdu, errant, inquiet. Puis c'est toute la tendresse compatissante de l'Ange qui affirme ce en quoi excelle Wolfgang : son empathie fraternelle, sa grande et irrésistible tendresse.

Le baryton **Jacques Imbrailo** sait nuancer et rendre palpitante sa partie marquée par le doute et l'aveuglement presque terrifié, quand l'Ange de la soprano **Anna Lucia Richter** parfois un peu âpre et raide, exprime cette compassion qui envahit l'être de lumière au contact du Pêcheur perdu. On reste saisi et convaincu par la justesse des chanteurs et de l'orchestre, admirables ambassadeurs de cette pudeur tendre qui fait la marque du jeune Mozart, en rien aussi compassé et mécanique que ses contemporains alors.



La date de la GRABMUSIK justifie ensuite que l'on joue son premier opéra, **BASTIEN UND BASTIENNE**, chanté en allemand, destiné à un cercle privé (le théâtre du jardin de Mesmer à Vienne), et restitué dans sa version première de 1768. Toute la tendresse de Mozart se déploie dans ce minidrame pastorale où Bastienne délaissée, désireuse de retrouver l'amour de Bastien, feint, ment, dissimule et affiche l'indifférence afin que son aimé brûle à nouveau de ce premier désir dont elle est nostalgique : pour gravir les étapes de ce rituel sentimental qui est une reconquête amoureuse, Bastienne est aidée du mage et sage Colas. Déjà percent ici dissimulation, manipulation, serments et parodie des sentiments, tels qu'ils seront amplifiés à la fin de sa courte existence, dans *Cosi fan tutte*. Mozart se montre manifestement inspiré par Rousseau dont *Le devin du village* a inspiré la trame de Bastien et Bastienne. L'ouvrage est ainsi célébré par le collectif britannique pour ses 250 ans (après sa création de 1768).



Le londonien Ian Page et son orch Classical Opera, ainsi que les trois chanteurs requis, peaufinent, articulent, cisèlent toutes les nuances d'une partition tissée dans la tendresse la plus simple et la plus raffinée. Au service du premier singspiel de Mozart, le geste subtil et nerveux de **Ian Page** fait ici toute la différence et place son collectif musical parmi les meilleurs interprètes de Mozart aujourd'hui. Tout au moins s'agissant de ses premiers drames lyriques. L'enregistrement s'inscrit dans un vaste cycle artistique intitulé MOZART 250 qui englobe un vaste choix de pièces dramatiques et lyriques. La réalisation est indiscutable par sa cohérence et sa grande élégance. D'autant que le chef et son orchestre (classical opera et the Mozartists) ont précédemment joué et pour certains ouvrages, enregistré Il

Sogno di Scipione, Zaide, Il re pastore, Mitridate, Die Schuldigkeit der ersten gebots (Le devoir du premier ordre), Apollo et Hyacinthus… CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.



CD, critique. WA MOZART : GrabMusik (1767), Bastien und Bastienne (v 1768), Anna Lucia Richter, Alessandro Fisher, Jacques Imbrailo, Darren Jeffery / Classical Opera / Ian Page, direction (1 cd Signum). CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018 / Parution annoncée le 14 sept 2018

AGENDA, à NOTER : Ian Page et Classical Opera donnent Bastien et Bastienne, dans le prolongement de leur enregistrement en concert à Londres, Wigmore Hall, le 18 sept 2018 à 19h30
Plus d'infos ici :
http://www.classicalopera.co.uk/whats_on/bastien-und-bastienne/

VOIR l'enregistrement de Bastien et Bastienne / Entretien avec Ian Page
http://www.classicalopera.co.uk/videos/recording-mozarts-grabmusik-and-bastien-und-bastienne/

CD, coffret événement, critique. LEONARD BERNSTEIN : An American in Paris / ONF, 1975, 1976, 1979 (7 cd WARNER classics)

CD, coffret événement, critique. LEONARD BERNSTEIN : An American in Paris / ONF, 1975, 1976, 1979 (7 cd WARNER classics). Début juillet 1975, Bernstein revient de Salzbourg (où il a dirigé plusieurs sessions de la spectaculaire 8è Symphonie de Gustav Mahler)… il retrouve à Paris, les instrumentistes de l'**Orchestre National de France**, pour un programme Berlioz et Ravel (dont l'Orchestre parisien fête le centenaire alors) qui est l'affiche du TCE de septembre suivant.

Paris, 1975, 1976, 1979, un Américain à Paris Lenny et le National de

France
une entente passionnelle



L’esprit de camaraderie et la bonhommie fraternelle qui animent le maestro renforcent son empathie avec l’Orchestre français. Une relation qui relève du coup de foudre réciproque et que les 7 cd réédités par Warner dévoilent sans fard : en particulier les cd 5 (répétitions du 6 juillet 1975: Alborada del gracioso, Shéhérazade, Concerto pour piano en sol – avec Bernstein au piano, enfin La Valse / cd 6 : concert au TCE du 20 septembre avec Marilyn Horne dans Shérazade, et Boris Belkin pour Tzigane, et en plus des œuvres citées pour les répétitions précédentes, Boléro dont la fièvre quasi transe emporte toute réserve…). Le coffret Warner, ajoute aussi les programmes de 1976 (Darius Milhaud : La Création du Monde, Saudades do Brasil, Le Boeuf sur le toit, de nov 1976 / le Concerto pour violoncelle de Schumann, idem / avec Mstislav Rostropovitch) et 1979 (concert Bernstein dirige Bernstein : Suite Symphonique de On the Waterfront, et Danses Symphoniques extraites de l’inusable West Side Story (TCE, septembre 1979).

Ce qui frappe immédiatement c’est l’engagement des instrumentistes, tous solistes, magnifiquement exposés et fusionnés, qui suivent le maestro dans des tempi souvent

audacieux (ralentis, extatiques dans l'Adagio du Concert pour piano de Ravel où le chef pianiste étire, allonge la pâte et la ligne sonore…). Danse physique, gestuelle amoureuse et directe, qui a vu Bernstein diriger le National, est immédiatement touché par la charge humaine que le maestro diffuse, à l'orchestre, vers les spectateurs… la tension est canalisée idéalement (Horne dans Shéhérazade, d'un legato inoubliable) pour se libérer au final dans une explosion libératrice… En ce sens sa Valse, entre joie et angoisse, jubilation et inquiétude, reste exemplaire. Evidemment les critiques parisiens pour certains, ont tiré sur ce « pathos » défigurant la pudeur de Ravel. Rien de tel en vérité, tant la cohérence de la vision défendue par Bernstein articule, éclaire chaque détail, chaque accent. Le chef ouvrage chaque partition comme un orfèvre, trouvant aussi avec Rostro en 1976, le ton juste schumannien. Démonstratif déboutonné quasi obscène pour Martinoty, alors critique pour l'Huma avant d'être metteur en scène, qui comment plusieurs erreurs de compréhension du travail entre le chef et les instrumentistes ; c'est que pour être critique musical il faut avoir chanté ou joué un instrument pour être compétent. Visiblement, le commentateur ne connaissait rien au façonnage progressif du matériau musical (ce que dévoilent les cd du présent coffret : à travers la répétitions puis le concert) ; surtout à l'éloquente précision de la baguette d'un Bernstein capable de faire danser un orchestre grâce au confort qu'il apporte dans sa direction…



Aujourd'hui les bandes parlent d'elles mêmes, fulgurantes et incarnées comme jamais… des modèles d'engagement participatif, et de tempérament risqué et assumé, d'autant plus passionnant à notre époque où la mondialisation tend à uniformiser le son des orchestres et la façon de les diriger. **Coffret événement, CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018**. D'autant plus opportun pour le Centenaire BERNSTEIN 2018.

CD, coffret événement, critique. LEONARD BERNSTEIN : An American in Paris / ONF, 1975, 1976, 1979 (7 cd WARNER classics). CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.

LILLE, concert de l'OFJ Orch Français des Jeunes



LILLE, OFJ, le 7 sept 2018. Concert Moussa, Bartok, Tchaikovski, ce 7 sept à l'Auditorium du Nouveau Siècle à Lille. L'OFJ Orchestre Français des Jeunes, – phalange école pour les jeunes instrumentistes désireux de se professionnaliser fait escale à Lille ce 7 septembre dans un triptyque prometteur (et formateur), comprenant Crimson de Moussa, le Concerto pour violon et orch de Bartok (n°2, avec Nicolas

Dautricourt, violon), enfin (surtout) une pièce de choix pour grand orchestre, la Symphonie n°4 de Piotr Illiytch Tchaikovski. C'est une nouvelle étape de la résidence de l'Orchestre dans la région Hauts de Seine, et une escale à l'invitation de l'Orchestre National de Lille qui a sa résidence permanente au Nouveau Siècle.

SYMPHONIE DECISIVE (1877)… En fa mineur, l'opus 36 de Tchaikovski (Symphonie n°4) est conçu entre mars et décembre 1877 et dédiée au « meilleur ami » du compositeur, sa mécène généreuse, Nadejda von Meck. Créée à Moscou avec succès en 1878, la N°4 s'ouvre sur l'expression d'un fatum à l'irrépressible désespoir (ample fanfare spectaculaire et terrible), obligeant toujours le héros à se confronter à l'éprouvante réalité, entre tristesse et malédiction. Âgé de 37 ans, Piotr compose les 3 premiers mouvements d'une force tellurique à la fois grandiose et terrifiante, à Venise, alors qu'il séjournait au Londra Palace (alors Hôtel Beau rivage), en décembre 1877. L'âpreté qui s'y déverse sans maquillage, annonce la tension extrême des deux symphonies à suivre, dites du destin, les 5è et 6è (Pathétique), la plus sombre où l'auteur traverse le miroir et semble témoigner de sa propre mort.
Au moment où il élabore sa 4è Symphonie, Tchaikovski a déjà écrit ses 3 premiers Quatuors, son Concerto pour piano n°1 (1875), Le lac des cygnes, … l'auteur vient de vivre un mariage désastreux avec Antonina Milioukova (noces de juillet 1877), qu'il quitte finalement car il est homosexuel. Mais son horizon n'est pas si bouché car il inaugure une riche correspondance avec la Comtesse von Meck qui finance désormais son existence, lui permettant de travailler et composer sans souci d'argent : une protection miraculeuse qui durera jusqu'en 1890, soit 13 années. Tchaikovski semble alors recouvrer une certaine stabilité psychique, et compose Eugène Onéguine (bientôt créé en 1879), héros qui est son double, et son Concerto pour violon en ré majeur, dédié à son compagnon et violoniste Joseph Kotek. Sombre, lugubre même, et aussi

frappée par un réalisme implacable, la Symphonie n°4 de Tchaikovski est une partition terrible et lyrique, d'une irrésistible aspiration, entre désespoir suicidaire (Piotr a songé à se donner la mort en 1877, après l'échec de ses noces) et ultime mais fragile élan de vie… On ne saurait en gommer le sens et la portée autobiographique.
Ce qui touche chez Tchaikovski c'est la sincérité de l'intonation et cette pudeur qui s'offre à travers la musique pour témoigner d'une tragédie personnelle. La musique se fait à la fois dramaturgie poignante pour l'auditeur et pour celui qui en porte la tension (auteur et maintenant interprètes), un accomplissement libératoire voire salvateur.

LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle
vendredi 7 septembre 2018, 20h
Concert « coup du destin »

MOUSSA
Crimson

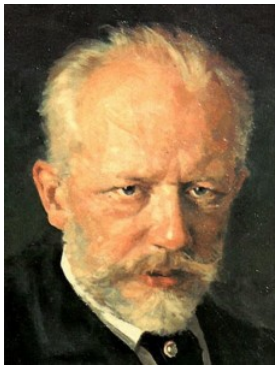
BARTÓK
Concerto pour violon et orchestre n°2

TCHAÏKOVSKI
Symphonie n°4

ORCHESTRE FRANÇAIS DES JEUNES
DIRECTION : FABIEN GABEL
VIOLON : NICOLAS DAUTRICOURT

RÉSERVEZ VOTRE PLACE
http://www.onlille.com/saison_18-19/concert/coup-du-destin/

Présentation sur le site de l'ONL / Orchestre National de Lille :



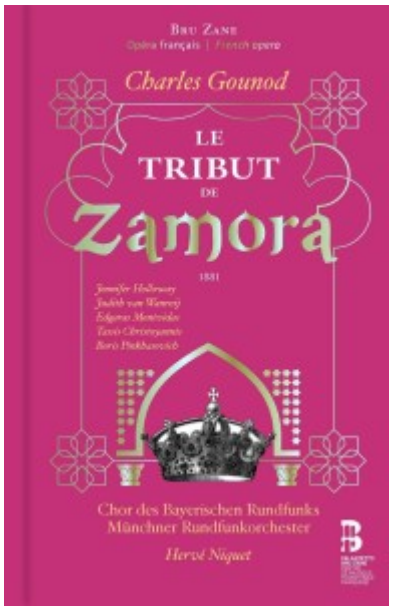
Débordant d'énergie et d'enthousiasme, l'Orchestre Français des Jeunes conclut son stage d'été à l'invitation de l'ONL par un programme prometteur et consistant, vrai défi pour l'orchestre. Réunissant la fine fleur des instrumentistes du pays, la formation est dirigée depuis 2017 par le chef français Fabien Gabel. Le flamboyant Concerto pour violon n°2 de Bartók prendra des atours chambristes, sous l'archet de Nicolas Dautricourt. Quant à la Symphonie n°4, première des symphonies du "Fatum" (Destin), les jeunes musiciens de l'OFJ exalteront la richesse d'une œuvre d'une force exceptionnelle, où l'insouciance du jeune Tchaïkovski se voile d'une prémonition, symbolisée par une puissante sonnerie de cuivres.

A TURN OF FATE
Under the baton of the brilliant Fabien Gabel, the French National Youth Orchestra continues to bring together the nation's very finest instrumentalists. Bela Bartók's flamboyant Concerto No. 2 for Violin will ring with the intimacy of chamber music, shaped by Nicolas Dautricourt's

voluble and endearing artistry. Tchaikovsky’s Symphony No. 4 is a tragic work of rare power.

APPROFONDIR
LIRE notre critique du cd Symphonie n°6 de Tchaikovski par Teodor Currentzis
http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-tchaikovski-symphonie-n6-pathetique-musicaeterna-teodor-currentzis-1-cd-sony-classical-2015/

CD, critique. GOUNOD : Le Tribut de Zamora 1881. Livre, 2 cd, BRU ZANE / Niquet.



CD, critique. GOUNOD : Le Tribut de Zamora 1881. Livre, 2 cd, BRU ZANE, collection « Opéra français » / French opera / H. Niquet. 2018, année musicale riche. De Debussy à Gounod, le génie français romantique et moderne sort du bois et est plus ou moins honorablement servi par les institutions et initiatives privées. Ainsi cet enregistrement de l'opéra de Gounod, oublié, écarté depuis sa création, Le tribut de Zamora qui renaît par le disque après avoir occupé l'affiche munichoise (janvier 2018). Idem pour un Cinq Mars lui aussi méconnu, oublié, ressuscité à Munich…en 2015.

A Paris, on se souvient des récents Faust (Bastille), Nonne Sanglante (Opéra-Comique)… alors que Roméo et Juliette tarde à revenir à Paris, – quand l'Opéra de Tours en avait offert une sublime production, voici donc ce Zamora, espagnolade et peinture d'histoire, à l'efficacité dramatique indéniable, et aux joyaux mélodiques et orchestraux, irrésistibles. Dans cette Espagne du Xè, marqué par la présence arabe, le compositeur joue avec finesse de l'orientalisme coloré, sensuel dont use et abuse avec un génie de l'harmonie, son contemporain et peintre (d'Histoire), Gérôme.

L'air de Xaïma (I), la vente des esclaves et les danses ibériques qui s'en suivent au II, … accréditent une partition douée de séduction, qui à sa création en 1881, suscita un réel succès.

L'ultime opéra de Gounod saisit comme Roméo et Faust par sa coupe expressive que le chef ici prend à la lettre, infligeant parfois des coups et des accents un peu secs et souvent raides. La direction ne manque jamais d'engagement mais elle force le trait et virilisant trop Gounod, finit par le durcir.

Parmi les chanteurs, saluons l'aplomb de Hadjar de Boris Pinkhasovich (cependant guère intelligible), la « folle » Hermosa, prenante, incarnée, très présente théâtralement de l'américaine Jennifer Holloway : la chanteuse rétablit

l’importance de ce personnage grâce auquel le couple central Xaïma / Manoël peut enfin s’aimer; Edgaras Montvidas fait un Manoël ardent, parfois appuyé et lui aussi manquant comme souvent de véritable finesse. Presque diabolique à ses débuts, – en cousin de Méphisto, l’excellent baryton grec Tassis Christoyannis exprime l’humanité grandissante du musulman Ben-Saïd, une sincérité inédite quand il confesse sa passion à la belle Xaïma (Judith van Wanroij, elle aussi totalement inintelligible).
Pour conclure, l’enregistrement sans être indiscutable et réellement pertinent, a le mérite de nous révéler un opéra à réestimer. Avec une mise en scène intelligente et une distribution francophone digne de Gounod, la partition pourrait enfin vivre une résurrection méritée. A suivre.

CD, critique. GOUNOD (1818-1893) : Le Tribut de Zamora 1881. Livre, 2 cd, BRU ZANE, collection « Opéra français » / French opera / H. Niquet.

Opéra en quatre actes, livret de Jules Brésil et Adolphe d’Ennery
Créé à l’Opéra de Paris, le 1er avril 1881

Xaïma : Judith van Wanroij
Hermosa : Jennifer Holloway
Manoël : Edgaras Montvidas
Ben-Saïd : Tassis Christoyannis
Hadjar : Boris Pinkhasovich
Iglesia / Une esclave : Juliette Mars

L’Alcade Mayor / Le Cadi : Artavazd Sargsyan
Le Roi / Un soldat arabe : Jérôme Boutillier

Chœur de la Radio bavaroise
Orchestre de la Radio de Munich
Hervé Niquet, direction

Enregistré au Prinzregententheater, Munich, en janvier 2018 /

1 livre + 2 CD – 73:44 + 67:29

CD coffret événement, critique, annonce. ALICIA DE LARROCHA, complete Decca Recordings (41 cd Decca, sept 2018)



CD coffret événement, critique, annonce. ALICIA DE LARROCHA, complete Decca Recordings (41 cd Decca, sept 2018). Décédée dans sa ville natale, au cœur de la Catalogne ibérique, Alicia de Larrocha est morte à Barcelone, le 25 septembre 2009…à 86 ans. A la vue de ses petits doigts, et de ses mains fragiles, on douterait qu’elle fut l’une des

plus grandes pianistes du XXè, enregistrant pour Decca près de 30 années durant, dont témoigne ce fabuleux coffret de 41 cd. **ALICIA DE LARROCHA (1923-2009)** demeure l'interprète, funambule, sincère, simple c'est à dire bouleversante des espagnols romantiques, soit Granados et Albéniz. Elle enregistre pour la première fois les Goyescas dès 1963 à l'âge de 40 ans. Servante de leur hispanisme authentique, Alicia la grande, fut capable de les extirper du maniérisme folklorique et de pacotille auquel tous les pianistes jusque là les associaient. Telle la sibylle imprévue incarnant la dignité et la poésie à la fois tragique et nostalgique de Goya et de Velasquez, Alicia de Larrocha dévoile chez l'un comme chez l'autre, un nouvelle intensité méconnue, un feu fantastique et onirique d'une irrépressible séduction. Ses lectures scintillantes et sobres révèlent chez Granados entre autres, son activité lyrique schumanienne, quand il s'agissait simplement de comprendre chez Albéniz le moderne, l'incroyable vitalité suggestive d'un vrai grand maître du XXè, l'égal ibérique d'un Ravel.
Rien de moins.
A Barcelone, où elle était reconnue dès ses 8 ans telle une enfant prodige, elle suivait les leçons de Frank Marshall, un disciple de Granados. D'où une maîtrise à servir le Schumann ibérique avec cette évidence depuis demeurée légendaire. Alicia d'une loyauté artistique inébranlable dirigera ensuite l'école fondée par son maître.
Albeniz, Granados : les deux compositeurs sont au cœur de son répertoire et continuent de marquer son approche esthétique. Ainsi dans le présent coffret DECCA, c'est Granados, son compositeur emblématique qui suscite le plus d'enregistrements : Goyescas, cd 19 / Tonadillas & canciones cd 20 / Danzas españolas cd 25 / Allegro de concierto, Escenas romanticas, cd 33 /…



FALLA (cd 15), MOMPOU et les autres… Mais la Barcelonaise, admiratrice de Rubinstein qu'elle pu approcher en de nombreuses occasions, a aussi déclaré sa flamme si particulière à Falla (Nuits dans les jardins d'Espagne : cd 3 et 34), à Mompou (cd 32). L'orfèvre des phrasés et du son a suscité l'admiration en retour de Nelson Freire, autre pianiste au tempérament aussi latin qu'intérieur, qui disait de son clavier qu'il était aérien et qu'il parlait comme elle, « sans fard », avec simplicité et humanité. Le pianiste brésilien fut aussi désigné par l'Espagnole comme son seul égal digne de jouer comme elle, Iberia et Goyescas. Une reconnaissance et une filiation qui valent adoubement affectueux. Dans l'économie de sa gestuelle, la précision et le sens de la couleur intérieure, Freire est bien de la même veine que son ainée, Alicia de Larrocha.

Ses Beethoven (Concerto L'Empereur, Mehta, cd 23 / intégrale des Concertos avec Chailly : cd 29 à 31) sont d'une simplicité jamais appuyée : à l'inverse de la tendance après elle. Alicia sut toujours cultiver une conception intimiste des œuvres dont l'intonation a toujours préféré la confidence, jamais la démonstration autobiographique… même ses Schumann suivent telle ciselure intérieure (cd 5, 6 et 7). Même atténuation poétique dans ses Schubert à redécouvrir absolument (cd 28 : Sonates D 664 et D 960).

Ses Mozart qui accompagnent ses débuts et concluent sa carrière (dont pour une bonne part au USA dès le milieu des années 1960), chantent (Concertos n°19, 22, cd 27 ; n°24 à 27, Solti, cd 21, 22 / Sonates et fantaisies cd 12 – 14)…

La modeste interprète à l'allure fébrile (du haut de son mètre 50), savait aussi oser et surprendre, relevant le défi des grandes oeuvres du répertoire, tels la Sonate en si de Liszt

(cd8) ; le Concerto pour la main gauche, de Ravel (cd9), les Variations Symphoniques de Franck (F de Burgos, cd 8), les Concertos n°2 et 3 de Rachmaninov (Dutoit, cd17), ou encore le Concerto de Khachaturian (cd 8), le Concertos n°2 de Chopin(cd3), sans omettre ceux de JS Bach (Zinman, cd 24).

Eclectique, sensible, aux éclairs intérieurs irrésistibles, Alicia de Larrocha avant les Argerich ou Grimaud d'aujourd'hui, a su jalonner la scène pianistique de sublimes réalisations. Coffret événement. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2018.

CD coffret événement, critique, annonce. ALICIA DE LARROCHA, complete Decca Recordings (41 cd Decca, sept 2018)